

La Chapellerie dans la Vallée de l'Aude

MAISON HUILLET & LASSERRE, A QUILLAN

JEAN BOURREL, Successeur

Par une de ces conséquences si habituelles à notre tempérament, le public et même la grande majorité des chapeliers français ignorent les transformations qu'en ces vingt dernières années a subi la fabrication du chapeau souple mérinos et surtout l'intérêt que présente ce progrès au point de vue national.

Cette fabrication s'était concentrée presque exclusivement dans la Vallée de l'Aude, dont les fabricants de cette région s'étaient fait une spécialité.

Si l'on était arrivé couramment à produire un article classique presque parfait, la routine s'y était ancrée et l'on semblait ignorer les vastes perspectives que la mode réservait au chapeau souple.

L'usage en France du souple paraissait relégué aux régions campagnardes où la clientèle réclamait généralement un article classique à un prix peu élevé. La consommation de ce fait était limitée et la fabrication à cette époque, était loin d'être intéressante. Cette situation stagnante avait créé chez nos fabricants un tel état d'esprit que leur industrie leur paraissait sans perspective de développement.

On constatait certes la création de petites usines nouvelles mais le manque d'initiative industrielle les faisait lutter presque à armes égales avec les usines conséquentes. C'est dans cette atmosphère qu'un industriel, jeune, intelligent, M. Lasserre, comprit le premier le profit qu'on pourrait tirer en transformant les anciennes méthodes.

Le chapeau souple ne lui semblait pas devoir être relégué au second plan exclusivement classique et campagnard. Pour lui, le genre léger, sans coiffe fantaisie, comme forme, nuance et garnitures devait attirer le grand public et ainsi pouvait-on tendre vers la grosse production, corollaire de la grosse industrie. Il concevait déjà le rêve des fabricants italiens de Monza qui cherchaient à s'ouvrir de vastes débouchés chez nous.

C'est à cette époque, vers 1908, que la maison Huillet & Lasserre de Quillan (Aude) sous l'impulsion de M. Lasserre, songea la première en France à transformer mécaniquement son outillage, assurant ainsi par sa réussite, la prospérité de toute la région de l'Aude et permettant aux chapeliers de s'approvisionner en France. Dans ces conditions, il n'est pas douteux que le perfectionnement de la fabrication de la maison Huillet & Lasserre, ne rentre en ligne de compte dans l'éclosion générale du chapeau souple mode. Cette conception de fabrication mécanique était hardie à cette époque et dans ce milieu ; aussi fallut-il une force de volonté extraordinaire et une ténacité opiniâtre pour mettre debout cette industrie et pour réaliser cette oeuvre de grande envergure. Qui se souvient de cette petite usine de Quillan, se cantonnant péniblement dans la fabrication de la cloche ! C'est peu d'années après son installation à Quillan que M. Lasserre réalisa l'oeuvre géante qu'il avait conçue.

Qui peut se faire une idée, même approximative, des difficultés qu'eut à surmonter cet industriel dans l'exécution de ses projets ? Sa volonté et sa patience seules purent combattre les forces matérielles et morales qui luttaient contre lui.

En peu de temps, de quelques douzaines de chapeaux garnis, on enregistra 50, 60, 80, 100 douzaines de production journalière. Tout le monde chapelier s'intéressait à la nouvelle fabrication et les plus réfractaires n'étaient plus sceptiques. Le succès ne faisait que s'affirmer, la fabrication mécanique était consacrée.

À la veille de la guerre, la production atteignait 150 douzaines par jour et déjà la maison Huillet & Lasserre était en tête de la production et du fini de l'article. Pourtant pendant la guerre, cette usine fut soumise à une rude épreuve, la fortune semblait se montrer moins clémente.

Malgré la maladie qui le minait et l'enleva, M. Lasserre fut mobilisé. Coïncidence douloureuse, il revenait à Quillan le jour précis où une terrible inondation, la plus effroyable qu'on ait jamais subie, non seulement détruisait ses matières premières, mais encore par le manque de charbon. Immobilisait ce magnifique matériel, et le rendait en grande partie inutilisable.

Devant l'immensité du désastre, malgré l'indifférence de ceux qui auraient pu lui procurer le combustible nécessaire pour sauver cet outillage moderne, M. Lasserre ne perdit pas courage. Il se procura le matériel nécessaire et fit approprier les 200.000 cloches qu'il put retirer péniblement de l'inondation. Certes, ce coup terrible ne fut pas étranger à l'aggravation

de l'état de M. Lasserre. Aussi ne fut-on pas autrement surpris sur la prescription formelle des docteurs, lui interdisant tout travail, tout souci, de lui voir passer la main.

Il eut la bonne fortune de trouver en M. Jean BOURREL un alter ego pour compléter son oeuvre, la parfaire et la mener au summum.

La situation pourtant n'était pas brillante. Il fallait une intelligence, une volonté. D'un autre côté une usine à matériel lamentable à remettre complètement en état et cela à une époque où les industries métallurgiques étaient débordées de demande.

M. Jean Bourrel ne se découragea pas, avec une patience raisonnée il s'attacha à tout réorganiser. Rien ne fit défaut et peu à peu, sur son initiative, on put voir renaître cette fabrique sortie du désastre.

Qui eut cru au moment de l'inondation, qu'on referait des chapeaux à Quillan ! Par une vision exacte de la situation, le premier souci de M. Jean Bourrel fut de s'attirer en même temps que la confiance et la sympathie de son personnel, son entier dévouement. En augmentant rationnellement les salaires de tous, il s'inspira de ce principe éminemment juste que si un patron veut se montrer digne d'être à la tête de son industrie, il se doit à ses collaborateurs, tous les intérêts étant solidaires.

Quelle plus belle compréhension de la gestion ? Dans la direction que M. Jean Bourrel eut durant douze mois, il sut si bien diriger son personnel, qu'il n'est pas osé de dire qu'il avait dans la main l'unanimité de l'usine. Aussi, à la mort de M. Lasserre, survenue inopinément en février 1922, fut-il tout désigné, tout qualifié pour être à la tête de cette affaire qu'il avait en tous points si magistralement réorganisée. L'affaire fut vite conclue et M. Jean Bourrel devenait seul propriétaire de l'usine.

C'est alors qu'il put mettre intégralement à exécution le plan qu'il avait conçu. Si la réorganisation matérielle s'était opérée, il fallait la parfaire, puis réorganiser et coordonner les services. Il s'assura un personnel exercé et des cadres solides et compétents. Des chefs de fabrication furent choisis et un plan d'organisation rationnelle fut élaboré.

Pour compléter, on vit surgir l'an dernier deux vastes bâtiments nouveaux qui agencés suivant les principes modernes permettent de travailler avec ordre et méthode. Cette importante amélioration harmonise toute la fabrication et permet d'envisager la possibilité de faire face à toutes les exigences futures.

D'autres problèmes importants n'ont pas échappé à l'attention de M. Bourrel : l'habitation ouvrière actuellement à l'étude, ne tardera pas à devenir une réalisation.

Ceux qui visitent aujourd'hui l'usine de Quillan, semblent ne plus s'y reconnaître tant les améliorations sont importantes ; ils peuvent se rendre compte des minuties portées à la fabrication pour arriver à la perfection. Il n'est pas abusif d'affirmer que depuis la haute direction de M. Jean Bourrel, la firme Huillet & Lasserre représente aujourd'hui la plus importante, la mieux agencée et la mieux outillée de toutes les fabriques de chapeaux mérinos en France.

Environ 1.000 kilos de laine sont travaillés journellement ; il sort chaque jour 4.000 chapeaux garnis, le supplément vendu en cloches.

Telle est l'oeuvre merveilleusement réalisée.

Située dans un pays admirable, au pied des Pyrénées, dans cette merveilleuse vallée de l'Aude si appréciée des touristes, sur la route d'Espagne, cette fabrique tant ignorée du grand public, réalise le double problème d'aider à lancer la chapeau souple et de conserver à la fabrication française le monopole tant convoité par les Italiens.

Nous ne pouvons que regretter que de telles initiatives, restent ignorées.

Connaissions-nous nous-mêmes, afin de disputer aux étrangers qui nous visitent, le soin d'admirer seuls nos beaux sites ; sachons apprécier les produits de notre pays et encourager le travail plutôt que de favoriser la concurrence étrangère.

UN MEMBRE DU COMITE D'INITIATIVE DE L'AUDE